

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

(Suite)

Ils étaient arrivés sous le péristyle.
—Pourquoi teniez-vous à partir si vite ? demanda la jeune femme.

Alors Nessyer, quittant le ton de sceptique ironie qu'il avait pris, devint franchement acerbe :

—Pourquoi ? Parce que je n'éprouve aucune satisfaction à regarder les autres monter en coupé pendant que moi je leur donne le spectacle réjouissant du monsieur en escarpins, courant dans la boue à la recherche d'un fiacre.

—Oh ! Georges !

—Si votre mère, au lieu de s'entêter à garder une vieille bique poussiéreuse qu'il faut ménager et un cocher encore plus vieux, plus poussif, qu'il faut ménager autant et même davantage, consentait à prendre un coupé électrique, nous ne serions pas forcés, quand elle s'est servie de la voiture dans la journée, de sortir en fiacre le soir. L'eau va à la rivière : si vous voulez que je réussisse, tâchez que nous n'ayons pas l'air de miséreux.

XI

Onze heures venaient de sonner. Depuis le matin, Georges s'était enfermé chez lui, déclarant que son éditeur perdait patience et le sommait de terminer le roman depuis trop longtemps commencé.

Quoiqu'elle eût promis de ne jamais interrompre le travail de son mari sans un motif grave, Marcelle, après une légère hésitation, descendit à l'atelier.

Aussi bien la lettre qu'elle vient de recevoir lui paraît pour ce faire une raison suffisante.

—Excusez-moi de vous déranger, Georges.

Mais Nessyer n'est point à son bu-

reau. Etendu sur une chaise longue dont l'épaisseur des coussins corrige l'apparente raideur, il fume. L'air est saturé d'un engourdissant parfum de tabac d'Orient.

—Ah... je croyais que vous travailliez...

Il n'y a aucun reproche dans la voix de Marcelle, seulement on peu de surprise. Mais Georges s'irrite d'être trouvé en flagrant délit de nonchalance. Redressé, il jette avec humeur sa cigarette et proteste.

—Eh ! bien, oui, je travaillais. Vous imaginez-vous qu'on ne fait avancer une œuvre littéraire que la plume en main ? Un roman n'est pas une besogne matérielle, il faut qu'il soit élaboré en entier dans le cerveau avant qu'on ne l'écrive. L'écriture n'est rien, rien que la forme. Qu'est-ce que vous vouliez ?

—Comme vous devenez irritable, Georges !

Un peu honteux il s'excusa, avoua qu'il se sentait agacé ; un rien lui mettait les nerfs à vif.

—Vous n'êtes pas malade ?

—Mais non, mais non. Ne vous tourmentez pas et dites-moi ce que vous voulez.

—Je viens de recevoir une lettre de votre mère.

—Allons bon !

—Cela vous fâche ?

Il regrettait déjà son exclamation et tenta d'en atténuer l'effet en montrant de l'inquiétude.

—Est-ce qu'elle est souffrante ? Pourquoi n'est-ce pas à moi qu'elle écrit ?

—Mais elle se plaint que vous ne lui répondez jamais... Tenez... écoutez sa lettre :

—Ma bien chère Marcelle,

—Je suis vraiment anxieuse d'avoir de vos nouvelles. J'ai écrit à Georges plusieurs fois et je ne reçois rien de lui. Si ses occupations seules

causent son silence, s'il est absorbé par son travail ou même par les plaisirs qu'il faut bien qu'il procure à sa chère petite femme, alors tout est bien. Ne lui parlez pas de cette lettre : cela pourrait le fâcher que je me plaigne à vous de sa paresse. S'il n'est pas malade dites-le moi d'un mot et je serai contente. Mais, vous savez, quand on vit très loin de tout ce qu'on aime on a beau se raisonner, la moindre chose vous met en tourment. Si, par malheur, mon fils était souffrant, il ne faudrait pas me le cacher, je vous en prie ! Je serai beaucoup plus tranquille sachant la vérité, sûre comme je le suis qu'il serait bien soigné par vous.

—En me donnant de ses nouvelles, dites-moi un peu ce que fait ce cher petit ? Qu'est-ce qu'il écrit en ce moment ? A-t-il de nouveaux succès ? Il a tant de talent, notre Georges !

—Maintenant que vous lui avez appris combien la vie peut être belle et bonne dans le devoir et le droit chemin, je suis sûre qu'il ne manque plus rien à ses livres pour être tout à fait des chefs-d'œuvre."

—Comme votre mère vous aime, Georges ! Pourquoi lui faites-vous de la peine ?

—Ma pauvre maman !

—N'avez-vous pas reçu ses lettres ou sont-ce les vôtres qui se sont égarées ?

—Je ne sais pas... je n'y comprends rien... je ne croyais pas être resté si longtemps sans lui écrire.

—Je vous laisse sa lettre. C'est vous qui allez y répondre... tout de suite.

—Oui, c'est cela... merci.

—Je me sauve. Vous avez, avant le déjeuner, le temps d'en écrire un volume, et jamais aucun de ceux que vous avez composés n'aura fait à personne le plaisir que va faire celui-là... Mais dépêchez-vous... ne restez pas sur ces coussins à rêvasser...

Il se leva mollement et Marcelle le laissa, émue à la pensée de la joie qu'aurait par elle Mme Nessyer. Elle devinait sa belle-mère humble et timide, la savait très tendre pour Georges et toute prête à aimer celle que son fils aimait. Alors, elle aussi, sans la connaître, pensait à la vieille femme avec douceur.

Les coudes sur son bureau, le front dans ses mains, Georges demeura les